



Cerisy, décembre 2016

Chère Amie, cher Ami de Cerisy,

Puisque vous nous faites le plaisir d'être membre de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, voici, comme chaque année, quelques nouvelles des **publications** et un **compte-rendu des colloques 2016**, à quoi s'ajoutent, sur la fin, d'**autres indications importantes**.

Notre **programme 2017** se trouve, sous une forme abrégée, ci-après, à la page 12. Une version plus détaillée est progressivement mise en ligne sur notre **site internet** (<http://www.ccic-cerisy.asso.fr>), où il est possible, d'ores et déjà, de la consulter.

S'agissant des **publications**, voici la liste des ouvrages parus depuis décembre dernier : *Peut-on apprivoiser l'argent aujourd'hui?* (Hermann), *Barbey d'Aurevilly, bilan critique* (Classiques Garnier), *Lisières de l'autofiction* (PU de Lyon), *Le découpage au cinéma* (PU de Rennes), *L'âge de la transition. En route pour la reconversion écologique* (Les petits matins), *Écritures de soi, écritures du corps* (Hermann), *Géographie et cultures à Cerisy* (Revue Géographie et Cultures), *Jean Greisch, les trois âges de la raison* (Hermann), *Sherlock Holmes, un nouveau limier pour le XXIe siècle* (PU de Rennes), *Imaginaire, industrie et innovation* (Manucius), *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés* (Peter Lang), *La séduction à l'origine. L'œuvre de Jean Laplanche* (PUF), *À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney* (Hermann), *Le génie de la marche* (Hermann), *Cultures et créations dans les métropoles-monde* (Hermann), *La fabrique des mots français* (Lambert Lucas), *Penser les mondes normands médiévaux* (PU de Caen), *Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées* (Hermann), *Le Tableau politique de la France de l'Ouest d'André Siegfried* (PU de Rennes), *Voix de Péguy, échos, résonances* (Classiques Garnier), *La région, de l'identité à la citoyenneté* (Hermann), *Simondon et l'invention du futur* (Klincksieck), *Spectacles populaires et culture médiatique (1870-1945)* (PU du Septentrion), *Périple & Parages : l'œuvre de Frédéric Jacques Temple* (Hermann), *Poétique de Vigny* (Honoré Champion), *Le moment du vivant* (PUF).

La saison 2016 a permis de recevoir de belles rencontres. Certaines ont marqué des évolutions sensibles dans les thématiques (comme l'importance croissante des media et de l'image) comme dans la composition des publics, et offert des "moments de grâce" avec d'inédites utilisations des lieux et de nouveaux partenariats avec les acteurs du voisinage. Ainsi, ce qui a déjà été signalé dans notre *Newsletter* d'août-septembre, a-t-on vu apparaître tantôt des artistes-chercheurs, tantôt des chercheurs-artistes n'hésitant point à alterner performances artistiques et analyses critiques. Si l'on peut déplorer que la saison ait été un peu moins courue que la précédente (1150 participants par rapport aux près de 1400 de l'exceptionnelle année 2015), elle a surtout été assombrie, pour le CCIC, par la disparition de son conseiller à la programmation et à l'édition, l'écrivain Jean Ricardou (rédacteur, depuis son lancement, de cette lettre). Voici, tenant compte de l'avis des responsables, un aperçu des vingt-trois rencontres accueillies, quelquefois en duo comme le favorise la récente salle de la "Laiterie", et qui, dès la mi-juillet, pendant les fortes chaleurs connues en d'autres endroits, ont bénéficié d'un temps très agréable. Autour des arts et littératures d'hier et d'aujourd'hui, sur des questions vives liées aux sociétés contemporaines, croisant disciplines et points de vue variés, les échanges ont été, cette année encore, fort animés.

C'est le colloque intitulé **Archéologie des media, écologies de l'attention** qui, dans un contexte de grève des transports et sans même un brin de soleil, a ouvert la saison. Il a réuni une communauté enthousiaste d'une cinquantaine de participants composée d'artistes et de chercheurs, mais aussi de doctorants et d'un groupe d'étudiants de Paris-Saclay (<http://www.media-paris-saclay.fr/experience-cerisy-saclay-le-temoignage-de-laurence-decreau/>), ainsi que d'auditeurs curieux, tous animés par l'envie d'explorer la problématique, fondée sur le concept d'attention, des anciens et nouveaux media. L'avancée du colloque a vu se préciser, au-delà des différences de méthode, un objectif commun visant à reconsidérer les points où la "matérialité des attentions corporées" (avec leurs flux de désirs et de croyances) se branchent sur la "matérialité des appareils de médialité" (avec les flux électriques du numérique), et ce par l'adoption, pour montrer la multiplicité des strates qui se croisent en chacun de ces points, d'un large empan historique. Parmi les événements marquants, on retiendra les excavations archéologiques de textes des XVI^e et XVIII^e siècles procédant des caves au grenier du château, les présentations de travaux en cours d'artistes du "web", la promenade-lecture performée dans les jardins, les pratiques attentionnelles de l'Ordre du Troisième Oiseau, le jeu du Loup Garou (alias le jeu des fantômes de la *French Theory*) ainsi que, plus généralement, la vivacité des discussions. Enfin, portée par une écoute réciproque, cette semaine aura conduit à l'élaboration d'un *Manifeste médiarchéologue*, amendé, augmenté et signé par d'autres participants de cette rencontre riche en découvertes, et qui devrait faire naître plusieurs nouveaux projets cerisyens...

A suivi, pour une durée de quatre jours, le premier couple de rencontres simultanées.

D'abord, installé dans la bibliothèque, le colloque du *cycle Normandie médiévale* de l'université de Caen Normandie, **Écrire à l'ombre des cathédrales**, s'est intéressé aux pratiques de l'écrit exercées dans les institutions cathédrales en Normandie, en Angleterre, en France de l'Ouest et sur les marges de celle-ci, durant la période située entre les XI^e et XIII^e siècles. Avec plusieurs auditeurs passionnés, il a rassemblé des chercheurs, des archivistes et des doctorants venus d'Espagne, des Etats-Unis, de France, du Royaume-Uni. À l'aide de nombreuses études de cas, les participants ont analysé les méthodes des scribes travaillant dans l'entourage des évêques et des chapitres cathédraux. Ces études se sont appuyées sur la comparaison des écritures (avec photos à l'appui) ou des formes diplomatiques repérables dans les corpus d'actes épiscopaux et capitulaires. Les questions importantes des formulaires et de l'implication des écolâtres dans la production d'écrits ont été récurrentes. Certaines pratiques encore peu connues, comme le multi-scellement des chartes, ont nourri les discussions, tandis qu'ont été explorées les stratégies de conservation et de mémoire documentaires mises en œuvre dans les cathédrales, alors que les projets d'édition et de valorisation des corpus d'actes épiscopaux ont fait l'objet d'une présentation. Le groupe a reçu un accueil chaleureux de la Ville d'Avranches où, après avoir visité le Scriptorial et le fonds ancien de la ville (plusieurs manuscrits en rapport avec la cathédrale d'Avranches y avaient été exposés), s'est tenue une séance publique. L'on gardera de cette rencontre le souvenir d'une ambiance réjouie et détendue marquée par des moments conviviaux lors des repas, des jeux de ping-pong, ainsi que d'une randonnée vespérale ayant permis d'apprécier les environs boisés du château.

Parallèlement, tenu dans la salle de la "Laiterie", le colloque **"Plan" et "Champ" dans le cinéma des premiers temps** s'est interrogé sur l'apparition de cette paire de notions cardinales, utilisées tant dans la pratique que dans la théorie du cinéma. La plupart des communications ont donc essayé d'articuler ces deux angles, en faisant prévaloir tantôt l'un, tantôt l'autre. Deux axes principaux ont été développés : d'un côté, une histoire théorique de ces notions attachée à montrer ce qu'elles doivent, lors de leur apparition dans le champ du cinéma, à d'autres pratiques (peinture, photographie, théâtre et ce qu'on appellera plus tard bande dessinée), mais aussi la manière dont elles s'en distinguent ; d'un autre côté, une histoire des pratiques d'élaboration du plan et du champ dans le cinéma des premiers temps, envisagées dans leur dimension technique et matérielle (documents écrits du type "scénario" ou "découpage", conditions de tournage en extérieur ou en

studio, appareils de prise de vues disponibles), en apportant une attention particulière à la question du rapport entre pratiques dominantes et pratiques singulières (que ce soit à l'échelle d'un "genre" comme les vues documentaires ou d'une culture comme le cinéma japonais). Par ailleurs, ce colloque a été l'occasion pour plusieurs doctorants et jeunes docteurs de découvrir Cerisy, et de goûter ses bienfaits tant intellectuels que relationnels. Il s'est ainsi achevé par une soirée musicale animée au piano par l'un des intervenants, durant laquelle ont chanté plusieurs participants... des deux colloques.

Au milieu de ce mois de juin, sont advenues deux autres rencontres dites "en parallèle".

D'un côté, le colloque **Management des situations extrêmes** a rassemblé, dans la "Laiterie" et à l'abri de la pluie, une cinquantaine de personnes dans une atmosphère studieuse et conviviale afin de questionner la notion d'extrême, ses prérequis sous-jacents (épistémologique, méthodologique, théorique), mais aussi la pertinence des recherches engagées autour de la construction du sens, de l'ambidextrie organique et des processus d'expansion des connaissances. Ont été examinées aussi les différences et combinaisons possibles entre diverses manières d'investir cet objet : comme "dispositif" de gestion et de régime d'action, comme "pratique" ou comme point de vue d'une "théorie de la firme". Certaines soirées ont offert des témoignages autour d'une nouvelle technique d'ascension en Himalaya et, par un kayakiste de mer en arctique, d'un itinéraire d'apprentissage identitaire. En bref, l'on a admis qu'une situation extrême de gestion se caractérise par une rupture (objective et subjective) où le nouveau radicalement imprévisible ne peut pas être écarté et où les actions, jamais anodines, peuvent avoir de lourdes conséquences. Si ces situations apparaissent "nouvelles" aux managers, elles sont "banales" pour ceux que préoccupent les guerres, les tempêtes, les maladies ainsi que pour ceux qui s'engagent dans des explorations maritimes ou polaires. Alors que différentes catégories d'extrêmes peuvent être distinguées (extrême exploit, extrême innovation, extrême urgence, extrême crise...) avec des articulations possibles, les attitudes du management évoluent vis-à-vis de l'extrême : s'il a d'abord voulu l'éliminer, puis y faire face, il semble qu'aujourd'hui il souhaite parfois l'engendrer. En fin de compte, c'est bien la question de l'apprentissage en situation et de sa régulation qui, au fil des travaux, est apparue cruciale dans le management des situations extrêmes. L'intérêt pour ces problématiques fut d'une intensité croissante : c'est dans la bibliothèque du château que s'est tenue la dernière soirée où les présentations des doctorants ont confirmé, par leurs apports nouveaux, l'importance des recherches en cours sur le sujet en question.

D'un autre côté, sur trois jours, le colloque **Écrire et peindre le paysage (1750-1825) : la littérature artistique sur le paysage**, a réuni, non sans quelques auditeurs, une vingtaine de chercheurs, enseignants-chercheurs et conservateurs issus de plusieurs pays (Angleterre, France, Italie, Suisse) et de disciplines variées (histoire de l'art, études anglaises, philosophie, lettres). Outre la diversité des méthodes, plusieurs thèmes communs sont apparus, donnant lieu à des échanges nourris entre les intervenants, mais aussi avec l'assistance. Un fertile débat a mûri sur la définition de l'idée même de paysage (distinguant "paysageur" et "paysagé") mais aussi sur son évolution dans le temps (avec le "paysage-histoire"). Le sens à donner à la catégorie du pittoresque ainsi que le problème de l'étude sur le motif, furent l'occasion de propos animés. Plus largement, l'articulation théorie-pratique a été mise en jeu à travers la confrontation entre l'étude de l'arrière-plan et son implication dans le travail d'artistes peintres. La question des transferts culturels de la France vers l'Angleterre n'a pas laissé, elle aussi, d'être posée, tant au niveau des écrits que des représentations picturales. En outre, les participants eurent l'agrément d'écouter, tenu dans la bibliothèque du château, un concert de musiques françaises et anglaises de la Renaissance. C'est à Hambye que l'ultime séance du colloque s'est déroulée, laquelle s'est prolongée par une visite fort appréciée de l'abbaye.

Lors de la dernière semaine de juin, ont été accueillis deux autres colloques parallèles.

Sous l'intitulé **Lire Zola au XXI^e siècle**, se sont réunis des participants de huit nationalités différentes, tous conquis par l'œuvre du célèbre écrivain. Au fil des interventions, Zola a pu être saisi dans trois espaces : un espace mémoriel (grâce à la présence de ses deux arrière-petites-filles et du petit-fils du capitaine Dreyfus, et à des interventions consacrées à différentes formes de réception), un espace artistique (avec le magistral ciné-concert de Karol Beffa, qui a improvisé sur *Au Bonheur des Dames* de Julien Duvivier) et un espace littéraire (avec la contribution des écrivains Fabrice Humbert et Dominique Manotti à la médiathèque de Saint-Lô, prolongée à Cerisy, quelques jours plus tard, par celle de Thierry Beinstingel). Dans les communications elles-mêmes, Zola s'est trouvé plus spatialisé que temporalisé, si bien qu'en a été dégagé un bilan sous forme de "nuages" : constellations de mots, concepts, impressions – offrant ainsi un écho à la météo mitigée de la semaine. Il est apparu que ce qui, en 1976 (au cours du colloque de Cerisy sur *Le naturalisme*), était perçu dans l'écriture naturaliste et particulièrement zolienne comme un problème, un dérèglement, est devenu dissémination créatrice. La question de la lecture, initialement posée dans le titre pour rassembler toute la gamme des actuelles recherches zoliennes, est devenue centrale durant le colloque tant chacun se l'est appropriée. La récurrence de la question des valeurs et du biographique a également fait apparaître un Zola sensible, attentif à toutes sortes de dialogues, comme l'a été le groupe de personnes rassemblées autour de son œuvre.

Pendant la même période, le colloque **Posthumain et subjectivités numériques** a permis d'explorer, à l'intérieur de cette thématique émergente, plusieurs angles complémentaires grâce aux contributions de champs variés : anthropologie, arts, études cinématographiques, histoire intellectuelle, littératures de différents horizons (Canada, Corée du Sud, France, Grande Bretagne, Japon, USA), philosophie, sciences de l'information. La place de l'humain s'est trouvée redéfinie par les multiples figures du posthumain dans un va-et-vient entre science-fiction et critique sociale, où les références à l'héritage judéo-chrétien, les questions de genre et les enjeux politiques sont apparus comme essentiels. Le dialogue a été fertile entre les intervenants et les participants, au sein desquels comptaient de nombreux jeunes chercheurs. Parmi les temps forts, on retiendra le partenariat avec l'Usine Utopik de Tessy-sur-Vire : le 26 juin, les participants ont pu bénéficier d'une promenade commentée du Festival des Bords de Vire, assister à une représentation du spectacle de danse "Corps impressionnistes" puis, en soirée, à certaines créations artistiques (lectures commentées des œuvres numériques de J.R. Carpenter, Ariane Savoie et Jerome Fletcher ; exposition de textes et photos de Claire Larssonneur ; performance de "Spiritisme augmenté" par Lucile Haute). Tout au long de la semaine, l'atmosphère fut très conviviale : ainsi, des "posthumains" se sont aventurés à l'improvisation musicale donnée par Karol Beffa et des "zoliens" se sont immergés dans la projection du film *The Congress* – sans parler des rencontres à la cave, où plusieurs membres de ces deux mondes se retrouvèrent pour quelques danses festives.

Le mois de juillet s'est ouvert avec un nouveau couple de colloques simultanés.

L'un, **La France en livres illustrés**, qui a réuni une bonne trentaine de participants, entendait cerner les processus par lesquels la fabrique d'un territoire est, pour partie, redevable aux textes et images qui en rendent compte, lesquels façonnent en retour les représentations collectives. Ainsi se sont croisés des points de vue divers : historiens, littéraires, spécialistes de l'édition et de l'histoire de la photographie, plasticiens ou chercheurs en esthétique, auditeurs impliqués dans les débats. Tous ont contribué à élaborer une réflexion collective sur la manière dont se construit une identité plurielle de la France, soumise aux fluctuations du temps et adossée à des préoccupations relatives à la conservation du patrimoine, à l'aménagement ou à la valorisation des lieux. L'apport de photographes ou d'autres acteurs qui ont joué et jouent un rôle de premier plan dans le renouvellement du regard porté sur le pays a permis de souligner les liens qui se tissent, de manière très étroite, entre, d'un côté, la mise en mots et en images d'un espace et, d'un autre côté, les pratiques qui redessinent sa perception et le transforment. Un intérêt tout spécial a été accordé au

dialogue instauré entre différents médiums, au sein de livres illustrés, d'albums photographiques ou d'œuvres phototextuelles. Dans tous les cas, les rimes, contrepoints ou conflits entre diverses modalités de représentation, non seulement créent une tension entre les arts de l'espace et les arts du temps, mais encore fragilisent la distinction, aujourd'hui partiellement caduque, entre ces deux catégories. Le cadre de Cerisy et ses alentours, si propice à la fertilisation de moments informels, s'est aussi invité dans les réflexions : le château et ses dépendances (l'étable a pu accueillir une exposition de photographies "Paysages sans qualités" de Pauline Jurado Barroso), la mer, les chemins et sentiers découverts ou revus sous le ciel changeant de Normandie, tels sont quelques-uns des lieux qui habitèrent les acteurs de cette rencontre, en montrant derechef que l'espace vécu procède d'une construction résultant d'un échange toujours renouvelé entre des discours, des hommes et leur environnement sensible.

L'autre, **L'écriture du psychanalyste**, s'inscrivait dans une suite de colloques cerisyens organisés par le groupe "Littérature personnelle et psychanalyse", tout en proposant une nouvelle thématique : la contestation de la psychanalyse dite appliquée à la littérature, qui tend à réduire le texte à un prétexte. L'enjeu demeurait de faire dialoguer des psychanalystes de divers styles et de différents courants avec leurs proches : des écrivains, des philosophes, des traducteurs, des anthropologues... Et ce fut, au dire des organisateurs, "un vrai bonheur de retrouver la même ambiance", tenant sans doute de la fidélité de certains participants, mais aussi et surtout de la dimension personnelle assumée par chacun de ceux-ci, les nouveaux comme les anciens : une ambiance reposant sur le plaisir et la simplicité de l'échange, dans la confiance d'une pensée partagée et le risque de sa métamorphose. Les soirées ont pu l'enrichir encore, avec des lectures-débats autour de Patrick Autréaux, Georges-Arthur Goldschmidt et Jacqueline Rousseau-Dujardin. Si la question restait celle de l'écriture telle qu'elle implique spécifiquement les psychanalystes, elle fut posée cette fois, non plus à partir de l'écriture de soi, mais de leur pratique clinique. Au-delà même de l'écriture de la psychanalyse, il s'agissait pour les psychanalystes de prendre acte, dans une période où ils sont plus que jamais confrontés à l'inactualité de leur discipline, des incidences après-coup du rôle inaugural de l'écriture dans cette invention de Freud. Différents problèmes purent ainsi être abordés, parmi lesquels le rôle de l'écriture dans le penser freudien, l'écriture potentielle de l'analyste en séance, la dimension auto-analytique et la matière transférentielle de l'écriture de la cure, la rivalité avec l'écrivain...

Ce sont également deux colloques "parallèles" qui, ensuite, ont pris place.

D'une part, le colloque **Roland Barthes : continuités, déplacements, recentrements**, qui a rassemblé plus de cinquante participants, avait pour objectif de savoir, environ quarante ans après la fameuse décade cerisyenne "Prétexte : Roland Barthes", où nous en sommes avec Barthes. Que lisons-nous encore de lui ? Comment lire ce travail dont la teneur se divise en deux moments, l'un totalement dédié à la structure (le "premier Barthes"), l'autre totalement au plaisir (le "dernier Barthes") ? L'idée est venue à quelques-uns de remettre sur le métier l'ensemble de l'œuvre en cassant ce qui, pour des besoins de didactique scolaire, pouvait l'atomiser. Ne pas opposer *S/Z* ou *Le Système de la mode* à *La Chambre claire* ou à *La Préparation du roman*, mais tenter de comprendre ce qui s'est glissé, à même le texte et l'écriture de Barthes, d'un moment à l'autre d'un parcours de pensée. L'objectif semble avoir été atteint, ayant permis des dialogues riches et inédits entre chercheurs de générations et de cultures différentes (pas moins de dix pays représentés), où se sont croisées des approches génétiques, philosophiques, sémiotiques et sociologiques. Deux soirées exceptionnelles ont ajouté à la convivialité de l'ensemble : le concert "Le Grain de la voix" organisé par les Amis de la Cathédrale de Coutances dans l'étable de la ferme du château, et l'impressionnante lecture de *La Chambre claire* par Daniel Mesguich. Assurément, avec ce colloque et la publication qui suivra, la relève des études barthésiennes semble assurée.

Et, d'autre part, puisant dans les dernières publications et explorations collectives (*Bonté seconde*, *L'Atelier de JPM*, Revue *NU(e)*) de ce poète et éditeur, le colloque **Jean-Paul Michel : la surprise de ce qui est**, a su offrir une série d'analyses, suivies de discussions, touchant les domaines philosophiques et textuels de la poésie comme celui, très vaste également, de l'art. Les communications, denses et diverses, ont choisi d'examiner le rôle, complexe et contrasté, de la beauté de l'être tel que le conçoit Michel : le caractère immanent et transcendant, sensuel et métaphysique de son geste poétique ; les concepts, viscéralement vécus, de justice et de hasard qui irriguent l'œuvre ; le rapport entre la commotion de l'instant et ce que Reverdy nomme "cette émotion appelée poésie" ; les questions, partout manifestes, du chant, du salut et de la joie, de "l'applaudissement à la splendeur" de l'être ; l'évolution formelle et affective de l'œuvre ainsi que l'entre-tissage des gestes du poète et de l'éditeur (William Blake & Co). Les échanges se sont déroulés dans une atmosphère d'amicale et chaleureuse intensité, les participants (qui venaient de Belgique, du Canada, du Chili, des États-Unis, de France, de Grande-Bretagne, d'Irlande) ayant pu, dans les moments de repos, et ceci malgré les événements de Nice, découvrir quelques-unes des merveilles de la région et profiter, avec le groupe voisin, d'un très beau concert, ainsi que d'une agréable lecture, bilingue, de certains poèmes de Hölderlin.

Ensuite, deux nouveaux colloques se sont trouvés passer une semaine ensemble.

Côté bibliothèque, la rencontre **Secrets, complots, conspirations** s'est organisée selon deux principales approches. La première, historique, consacrée aux sociétés secrètes et groupes ésotériques de la fin du XVIII^e siècle à nos jours, a examiné l'évolution de leurs ambitions, entre transmission de connaissances sacrées, projets politiques et alternative au rationalisme scientifique. Au fil des interventions, l'ésotérisme semblant ne concevoir le progrès que dans la fidélité à l'origine, ces milieux sont apparus animés par un besoin constant de renouvellement qui se fonde sur un retour à la "pureté" des rituels les plus anciens. L'une des difficultés épistémologiques éclaircies par les discussions, notamment en ce qui concerne l'ésotérisme médiatique contemporain, tient au flou de la ligne de partage entre sincérité et instrumentalisation des discours, comme entre initiation proprement dite et simple charlatanerie. Couplée à une interrogation sociologique sur les mécanismes et fondements de la pensée conspirationniste actuelle, la seconde approche s'est intéressée à la représentation des complots et conspirations dans les romans, les films et les séries. Il en est ressorti que le conspirationnisme s'ancre dans une forme de romanescque du mystère qui trouve ses racines dans la fiction, et complexifie la réalité reflétée par les médias, manifestant ainsi une défiance face aux discours dominants. Les nombreux échanges formels et informels ont fait ressortir l'intérêt d'intégrer l'analyse des corpus fictionnels à l'étude historique et sociologique du phénomène. Le colloque a aussi donné lieu à la création d'un documentaire, *Ceci n'est pas un attentat*, par Clémentine Vagne. Quant au poète Bernardo Schiavetta, illustrant la fertilité littéraire des identités secrètes, il a présenté l'œuvre de son hétéronyme, avant que les deux colloques se retrouvent dans les caves pour une fête très animée. Si le brassage entre différentes générations de chercheurs a stimulé la réflexion intellectuelle, la rencontre entre historiens, sociologues et spécialistes de l'imaginaire a porté ses fruits en faisant ressortir la complémentarité de leurs perspectives pour une meilleure compréhension du complotisme.

Côté "Laiterie", il s'agissait du premier colloque de Cerisy entièrement consacré aux pratiques chorégraphiques : **Gestualités / Textualités en danse contemporaine**. La mise en perspective historique fut assurée par de nombreuses références à la tradition des danses (ancienne, classique, moderne et post-moderne), mais l'empan temporel choisi s'étendit de 1980 à nos jours. Résurgences et métamorphoses du livret de ballet, coprésences variées de parole et mouvement sur scène, ainsi que productions textuelles et interactions du verbal avec le kinétique (avant, pendant et après la création) : autant de sujets abordés selon plusieurs points de vue par la vingtaine de contributeurs d'origines variées (chercheurs en danse, littéraires, spécialistes en arts du spectacle, mais aussi historiens, philosophes et sociologues), auxquels se sont ajoutés tout au long de la

semaine des chorégraphes de première importance (Olivia Grandville, Maguy Marin, Mathilde Monnier et Andrea Sitter) avec lesquelles des entretiens ont été réalisés chaque fin d'après-midi, tandis que le soir les échanges ont pu être prolongés, nourris par des projections d'extraits de leurs œuvres. Les problèmes de l'édition en danse, auxquels une table ronde a été dédiée, n'ont pas été ignorés. Plusieurs moments performatifs ont aussi rythmé la rencontre : au grenier, Andrea Sitter a interprété le superbe solo *Im Kopf* ; dans l'étable, l'ancienne étoile de l'Opéra de Paris Jean Guizerix a lu quelques aphorismes poétiques croisés avec les pas du danseur Fabien Monrose qui les ont inspirés, avant d'offrir une interprétation du solo *Pour Rien* qu'ils ont chorégraphié ensemble ; à la cave, le duo Bassa Toscana a réuni les participants pour une initiation à la danse Renaissance. Enfin, au Centre Chorégraphique National de Caen, un atelier-conférence, animé par le directeur Alban Richard et l'écrivaine Valérie Sigward, a été suivi d'une remarquable soirée de performances (Laurent Pichaud et Olivia Grandville, Andrea Sitter et Nick Nguyen, Alban Richard et Valérie Sigward) qui a ravi plus de cent personnes, outre les participants à ce colloque dont la spécificité aura sans aucun doute consisté en l'étonnante variété, et des objets soumis à l'étude, et des formats requis par les interventions. Il semble bien qu'un mouvement soit lancé pour que Cerisy, dans les prochaines années, accueille de nouveaux pas de danse.

Au début du mois d'août, deux manifestations, toujours sur un temps commun, ont pris la suite.

La rencontre **Jardins en politique (auprès de Gilles Clément)** s'est inscrit dans une double filiation. La première, directe, la liait aux colloques "Renouveau des jardins" (2012) et "Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées" (2014), dont il a hérité non seulement d'un noyau de fidèles, mais aussi d'une forme d'organisation alternant, dans la bibliothèque, conférences et tables rondes suivies de débats, et, dans les étables et le parc, des "expositions-forum initiatives en mouvement", animées au cours de la semaine par une équipe exceptionnelle de jeunes paysagistes. La seconde filiation, indirecte, établissait des liens avec d'autres colloques cerisyens, sans rapport particulier avec les jardins, prolongeant ainsi les débats prospectifs sur la ville et les métropoles, le développement durable, les "je" et les "nous". Explorant la manière dont le jardin, au-delà du métaphorique, est aussi un lieu d'expérience et de renouvellement du politique, ce colloque a pu s'appuyer sur trois forces. D'abord l'intensité des échanges, la variété des terrains et la richesse des contributions alternant conférences, performances itinérantes (qui ont permis d'établir une carte des lieux sensibles du parc de Cerisy), lectures expérimentales, soirées-débat, promenades (dans l'île de Tatihou). Ensuite la présence de Gilles Clément, tout au long de la semaine, qui a su fédérer, de façon enjouée, la communauté des participants. Enfin le caractère heuristique de la pensée "clémentienne" (autour du jardin en mouvement, du jardin planétaire, du tiers paysage, de l'alternative ambiante), développée dans ses cours au Collège de France, et qui permet de re-questionner le politique. Au final, un colloque en actes qui, attendant des traces écrites et des apprentissages transmis, a été le lieu d'utopies pratiquées, de ruptures locales, d'aventures en marche, et qui a contribué à renforcer une communauté d'acteurs se disant peut-être, aujourd'hui, tous jardiniers, alors que déjà s'esquisse une nouvelle rencontre sur "Les brassages planétaires".

Parallèlement, le **Séminaire de textique** fut, cette année, bouleversé par la disparition, survenue une semaine avant l'ouverture de la rencontre, de son animateur Jean Ricardou. Cette cruelle circonstance aurait pu provoquer l'annulation du séminaire, qui avait pour thème **Nouvelles questions sur la lecture**. Tout à l'inverse, la quasi-totalité des participants se sont réunis à Cerisy, comme prévu mais sur une durée plus courte, afin de satisfaire deux désirs : celui de rendre hommage à un penseur qui les a tous, à plus d'un titre, fortement marqués ; et celui de commencer à réfléchir, le fondateur et principal artisan de la textique maintenant disparu, sur les manières, axées sur le développement et la promotion de la discipline, d'envisager les suites du travail. Ainsi ont eu lieu, avec les participants du colloque jardinier, non seulement une sobre soirée d'hommage, mais encore une série de discussions portant respectivement sur les deux instances de coopération textique (le *Cortext*, ou *Cercle Ouvert de Recherche en TEXTique*, dont la session 2016-2017 s'est

amorcée en octobre dernier, et le *Semtext*, ou *SÉMinaire de TEXTique*, dont une nouvelle occurrence est programmée pour 2017) et un site internet en cours d'aménagement dédié à la discipline. En outre a été programmé à Cerisy, en 2019, un colloque autour de l'ensemble des travaux de Jean Ricardou. Il en est ressorti que, de toute évidence, plusieurs se trouvent déterminés à diversement poursuivre l'immense travail en jeu, et à permettre à un plus large public d'y accéder, voire d'y contribuer.

Ce sont deux rencontres littéraires qu'a permis d'accueillir, au cœur de l'été, la période suivante.

Organisé dans le cadre du troisième festival *Normandie Impressionniste*, le colloque **Portraits dans la littérature : de Gustave Flaubert à Marcel Proust**, qui a réuni une trentaine de participants (enseignants-chercheurs, doctorants, spécialistes de littérature française, auditeurs-lecteurs), visait à interroger l'omniprésence des portraits dans la littérature de la seconde moitié du XIX^e siècle, notamment chez les Maîtres amoureux de la Normandie. Il s'agissait de réfléchir aux relations entre littérature, peinture et photographie à cette époque, aux enjeux du portrait dans la perspective de la représentation réaliste, ainsi qu'à la dimension émotionnelle du portrait, souvent négligée par les approches de type formaliste. Les communications (sur le roman, le théâtre, la poésie, l'essai et le récit de voyage), suivies de discussions très riches, ont démontré la richesse de cet objet d'étude et de ces perspectives, qui appellent encore de nombreux prolongements. Parmi les axes particulièrement féconds qui sont apparus, signalons la question des limites du portrait (dynamique, évolutif, diffracté, notamment dans le contexte du roman réaliste et naturaliste), le problème de la crise du signe qui s'y joue (celui-ci reste-t-il un "opérateur d'intelligibilité"?), la connivence et le "partage du sensible" (notion empruntée à J. Rancière) qu'il requiert, ou la forte teneur mémorielle et temporelle du portrait, qui rend sensible l'histoire individuelle du sujet comme les évolutions esthétiques, techniques, sociales et politiques du siècle. Une séance publique s'est déroulée au Musée Baron Gérard de Bayeux, suivie par une visite de ce dernier. Dans la chaleureuse atmosphère du château agrémentée d'un beau soleil, un esprit convivial a présidé aux échanges qui se sont poursuivis lors de promenades, baignades, excursions. En outre, les soirées ont offert un superbe récital de piano donné par Frédéric Vaysse-Knitter et une savoureuse lecture de portraits littéraires par la *Compagnie du Grain de Sable PMVV*.

Parallèlement dans la bibliothèque, le colloque **L'or du temps : André Breton, cinquante ans après**, a suscité la venue de cinquante-cinq participants en provenance d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, du Canada, des Etats-Unis, de France, du Japon, de Norvège. D'une part, il a tissé des liens féconds avec la décade *Le Surréalisme* (Cerisy, 1966), véritable "souvenir du futur" selon certains, et permis de dégager l'héritage de Breton dans les champs contemporains de la littérature et des arts. Le collage (ancêtre du *cut up*), l'écriture de soi (avec *Nadja*), le rapport de soi à l'autre (avec la psychanalyse ou la pensée primitive), autant de notions clefs que les participants ont éclairées de façon largement inédite, ne serait-ce qu'à travers l'étude des parodies de ses écrits. Breton a défendu une conception du temps devenue nôtre aujourd'hui : un temps non linéaire, fait de "micro-durées". De même, il s'est montré ouvert à la sérendipité (avant la lettre), ce phénomène consistant à trouver ce que l'on ne cherchait pas. D'autre part, bénéficiant de l'ouverture des collections et archives du poète via l'Atelier André Breton, ainsi que de la mise en vente publique d'un grand nombre de documents inédits provenant d'autres sources, les intervenants ont pu examiner les rapports de Breton avec Aragon comme avec Jacques Vaché, qui lui fit rompre ses attaches avec de brillants prédécesseurs. La variété des communications a fait naître, dans un climat amical, des échanges passionnants loin des anciennes querelles maintenant dépassées. Parmi les moments de partage privilégiés, l'on retiendra deux soirées : l'une, animée par la compagnie *La Rose Impossible* avec le concours de la Fondation d'Entreprise la Poste, offrit une saisissante lecture d'extraits de la correspondance d'André Breton ; l'autre fut dédiée à la présentation d'un aspect moins connu du poète, à savoir son ambivalent domaine musical et sonore.

À la fin du mois d'août, le colloque **Machines, magie, médias** est, au moins dans un passé récent, sans doute le premier, d'une telle envergure, consacré à la magie moderne. Environ soixante-dix chercheurs de disciplines variées et venant de sept pays différents (Allemagne, Belgique, Canada, États-Unis, France, Italie, Suisse), pendant huit jours, ont pu confronter leurs approches et leurs points de vue. Des praticiens (magiciens, artistes vidéastes...) et des collectionneurs ont également participé à cette rencontre, ce qui a donné lieu à des échanges d'une grande richesse. Les contributions ont abordé la magie dans la dimension spectaculaire de son intermédialité, selon une perspective théorique autant qu'historique, en lien avec les technologies, les médias et les spectacles vivants. Ainsi peut-on dire que, par ses résonances philosophiques et anthropologiques autant que technologiques et médiatiques, ce colloque marque une étape décisive dans la prise en compte du spectacle de magie comme objet de recherche universitaire. De multiples activités récréatives ont permis en outre d'approcher la magie selon des perspectives différentes, mais tout aussi instructives: spectacles, interventions de collectionneurs, présentations de magiciens ou d'autres artistes recourant à des procédés magiques dans leurs pratiques respectives, projection de films de Georges Méliès accompagnée de musique électroacoustique improvisée. De l'avis de la plupart, il eût été difficile, dans un autre lieu que Cerisy, de stimuler, entre ces chercheurs et praticiens de disciplines différentes, des échanges aussi fructueux.

A suivi la rencontre **Les psychanalystes lisent Spinoza**, conçue afin de favoriser une réflexion pluridisciplinaire (philosophie, psychanalyse, psychiatrie, sociologie) qui s'est élaborée, grâce aux différents angles choisis, au fil de controverses vivaces et passionnantes. Pour cerner l'actualité du spinozisme et de la psychanalyse contemporaine, trois types de lectures ont été adoptés: la première s'efforça de penser ensemble les différentes approches de la philosophie de Spinoza (Alain, Altier, Althusser, Brunschvicg, Deleuze, Macherey, Misrahi), sans accorder à aucune d'entre elles un statut de "vérité unique"; la deuxième supposa une incompatibilité entre Spinoza et la psychanalyse, avançant l'idée que les concepts psychanalytiques (de désir, d'inconscient, d'imaginaire, de structure, de savoir, de temps logiques, de politique) ne pouvaient être articulés avec les concepts spinoziens (de *conatus*, des trois genres de connaissance, de l'imagination, de la substance, de la connaissance, de la démocratie); la troisième lecture défendit l'hypothèse de croisements possibles, d'une part entre Spinoza et Freud, d'autre part entre Spinoza et Lacan, tout en situant les points d'aversion entre une théorie et l'autre ainsi que les différences d'intentions des deux "éthiques". Malgré une affluence en-deçà des espérances, le théâtre et l'écoute de musique ont animé les soirées tout en permettant de travailler autrement les concepts en jeu. Une façon comme une autre d'"agir" la joie (dans l'esprit et le corps) de la pensée spinoziste que, suivant l'opinion de certains, "l'accueil formidable de Cerisy" a contribué à épanouir.

Puis ce fut, organisé dans le cadre du Cercle des Partenaires de Cerisy par la jeune association *La Coop des Communs*, au tour du colloque **Vers une république des biens communs ?** d'investir les lieux à partir des notions de Commun et de Biens Communs. Visant à leur donner des contenus précis et à discerner les pratiques qu'elles recouvrent en vue de favoriser leur essor, exposés et débats souvent passionnés ont dégagé à la fois la richesse des questions construites par l'analyse des communs et la capacité formidable de cet enjeu à renouveler les manières de penser. L'alternance d'éclairages historiques, d'approches juridiques et de travaux d'économistes, joints à des études de cas proposées par des acteurs engagés dans la production ou l'animation de communs, a montré toute la fertilité de ces regards croisés. Sur la base de nombreux exemples passés (dont le mouvement anglais des "enclosures") et actuels (encyclopédie coopérative Wikipedia, logiciels libres GNU/Linux, jardins partagés, plateformes de co-voiturage...), de solides points d'accords sont apparus quant aux manières souhaitables de "gouverner" les communs et de concevoir leurs modèles économiques. Ainsi la plupart se sont accordés pour considérer qu'ils constituent un moyen de revitaliser les formes traditionnelles du coopérativisme comme de l'économie sociale et solidaire. En outre, l'idée que les communs, avec les pratiques de partage qui forment leur cœur, sont à même de réinterroger en profondeur les concepts classiques de propriété (qu'il s'agisse de

biens privés ou publics), s'est trouvée largement confortée. Enfin, il a paru que procéder à ces échanges dans le cadre de Cerisy, faire entrer les communs à Cerisy et Cerisy dans les communs, a été pour nombre de participants, selon le témoignage de certains, une "source de joie et de fierté". Les séances ayant été enregistrées en vidéo par *Colloque TV*, ces travaux devraient, à côté des actes et selon des modalités en cours de définition, jouir d'une large diffusion.

Ensuite le colloque **Sciences de la vie, sciences de l'information**, de l'avis général des participants, fut un grand succès de coopération interdisciplinaire au plus haut niveau. Ce succès a été favorisé par la présence de personnalités remarquables (médaille Fields, professeurs au Collège de France, académiciens) et facilité par l'écrin verdoyant de Cerisy où des échanges ont pu se nouer entre spécialistes venus d'univers scientifiques éloignés. Parmi les avancées de cette semaine, l'on retiendra l'affirmation selon laquelle le prétendu "code génétique" n'est... pas un code et le fait que le passage du génome au phénotype est loin d'avoir livré toute sa complexité. D'une manière générale, il est apparu que non seulement les sciences de la vie, mais encore toutes les disciplines scientifiques, techniques et littéraires (c'est-à-dire aussi bien les mathématiques que la littérature ou la philosophie) sont en voie d'être renouvelées par l'immensité et la maniabilité des traitements informatiques : tous les fonctionnements de la connaissance, ses conséquences techniques et sociales, semblent bouleversés par le numérique. Cette exaltante semaine de travail, par la haute qualité des interventions et l'enthousiasme des interactions qu'elle a suscitées chez les participants (qui se trouvaient face à des personnalités et des travaux qu'ils ne connaissaient guère auparavant), ponctuée par des projections de films en soirée et une remarquable visite du Mont-Saint-Michel (par son administrateur au titre des Monuments historiques), restera une expérience d'exception.

Enfin, ce sont deux rencontres simultanées qui ont clôturé la saison.

L'une, qui avait pour thème **L'image, le secret**, a rassemblé, pendant quatre jours, une vingtaine d'intervenants de plusieurs disciplines (études cinématographiques, histoire de l'art, littérature, philosophie et psychanalyse). Les séances ont systématiquement confrontés les approches permettant d'analyser les stratégies herméneutiques développées par et autour de l'image. La question centrale était : pourquoi l'image, loin d'être cette évidence ouverte à tous que la tradition occidentale désignait sous le nom de "livre des illettrés" (*liber idiotarum*), a-t-elle multiplié, dans tous les arts, les effets d'énigme ? Les exemples analysés furent très variés : films, installations, miroirs, photographies, récits et tableaux, du Moyen Age à nos jours. Il s'agissait de mener la réflexion à la fois sur les logiques du secret et les dispositifs élaborés autour de l'image pour inciter à une démarche herméneutique, que celle-ci soit conçue comme une initiation efficace ou comme un simple leurre. Ont également fait l'objet d'une problématisation les finalités (didactiques, ludiques, mercantiles, politiques ou religieuses) et le rôle spécifique de l'image dans certaines formes prégnantes de secret (secrets de famille, théories du complot). Les discussions, aussi amicales que vives, se sont prolongées dans les soirées qui ont aussi donné lieu, d'une part, à une conférence sur Niki de Saint-Phalle par la commissaire de la grande rétrospective du Grand Palais consacrée à l'artiste, et, d'autre part, à des projections de films analysés dans deux interventions.

Reprenant le principe des rencontres périodiques initiées par les Archives de la Manche, en partenariat avec les universités normandes de Caen et de Rouen ainsi qu'avec les archives nationales, le colloque **Saint Louis en Normandie (hommage à Jacques Le Goff)** a réuni une cinquantaine de personnes de Normandie, de Paris comme du Royaume-Uni, fidèles initiés de Cerisy ou nouveaux venus (archivistes et professionnels du patrimoine, chercheurs et amateurs d'histoire, philologues et historiens de l'art, universitaires et étudiants). Ensemble, ils ont approfondi les relations entre l'un des rois de France les plus célèbres et la Normandie, mais dont l'historiographie s'est jusqu'à présent concentrée sur la césure de 1204 et ses suites immédiates. Afin d'étudier les modalités de "l'assimilation" de la Normandie au royaume de France lors du règne apaisé de saint Louis, l'on a montré qu'après une première moitié de règne où la cour

demeure le long de l'axe de la Seine, une réelle prise en main du duché intervient au retour de la croisade. Une visite à l'église Notre-Dame de Saint-Lô ainsi qu'une conférence sur la mémoire normande du roi, jusque dans ses avatars du XX^e siècle, ont permis de débattre d'une vérité souvent enjolivée. Le colloque offrait enfin l'opportunité de rappeler que ; vingt ans plus tôt, paraissait la magistrale biographie de Saint Louis par Jacques Le Goff, immense médiéviste, qui a entretenu des liens étroits avec Cerisy, auquel une soirée d'hommage a été consacrée. Enfin, une visite de l'exposition des archives de la Manche relative à saint Louis a également agrémenté le programme, offrant à la vue des participants de nombreuses chartes normandes produites par le roi, rendant plus concrets les éléments abordés lors des conférences.

Laissez-moi ajouter que, pour avoir une idée plus complète de nos activités, le Centre diffuse une *Newsletter* à laquelle il est facile de s'inscrire (<http://www.ccic-cerisy.asso.fr/lettreinfo.html>). Outre les publications récentes, elle indique les conférences mises en ligne sur la **Forge numérique** de l'Université de Caen Normandie et sur **France Culture**. Pour 2016, vous pouvez écouter vingt-cinq conférences dont voici la liste établie selon l'ordre chronologique des colloques : Anthony Masure & Pia Pandelakis, Benoît-Michel Tock, Valentine Robert, Baldine Saint-Girons, Sylvain Lenfle, Adeline Wrona, Servanne Monjour, Thierry Poyet, Jean-Yves Tamet, Françoise Gaillard, Mathieu Messenger, Michel Collot, Rebecca Sugden, Mark Franko, Gilles Clément, Patrick Moquay, Hans T. Siepe, Sylvie Triaire, Mireille Berton, Rocco Ronchi, Sarah Vanuxem, Bernard Dujon, Cédric Villani, Fabien Paquet, Agathe Salha.

Concernant les travaux du mur de soutènement de la terrasse nord du château engagés fin 2015, dont une nouvelle partie s'est éboulée au début 2016, fragilisant davantage le site, le protocole de restauration a dû être revu pour des raisons de faisabilité technique, ce qui a provoqué un retard et un surcoût. L'opération n'ayant pu aboutir comme prévu au printemps, il a été nécessaire de suspendre **les travaux** pendant la saison. Ceux-ci **ont repris en novembre et devraient s'achever en mai 2017**. Le surcoût d'environ 10% porte, après révision, la tranche ferme à environ 340 000 €. Grâce à l'important soutien au titre des Monuments historiques de la DRAC et du Conseil départemental de la Manche, 65% du financement est assuré. Pour réunir les 35% restants, une démarche de mécénat a été engagée : elle a permis aujourd'hui de rassembler, grâce à la générosité d'une centaine de donateurs, environ 40% des 120 000 € espérés. **Comme nous sommes encore loin du compte, nous lançons un nouvel appel à participation à celles et ceux qui sont attachés à l'avenir de Cerisy en les invitant**, après avoir consulté sur notre site (<http://www.ccic-cerisy.asso.fr>) le diaporama illustrant le rôle du mur dans la convivialité du CCIC, à **adresser leurs dons** (même de 10 €) **à la Fondation du Patrimoine*** qui leur permettra de bénéficier de fortes **déductions fiscales**. Qu'ils en soient vivement remerciés !

Souhaitant que la vivacité artistique et intellectuelle dont témoigne, en sa variété renouvelée, le compte-rendu des rencontres de cette saison, et que les thèmes retenus pour **2017** (que vous trouverez au verso), vous donnent envie de nous retrouver bientôt en Normandie, je vous remercie de votre soutien et vous adresse, avec toute l'équipe du Centre, mes vœux pour la prochaine année.

Edith Heurgon, directrice du CCIC



Vous pouvez **adresser vos dons**, soit sur le site internet sécurisé de la Fondation du Patrimoine (<https://www.fondation-patrimoine.org/37254>), soit par chèque à l'ordre de la "Fondation du Patrimoine – Château de Cerisy la Salle", 90 rue Saint Blaise, BP 08, 61001 ALENÇON Cedex.

PS : Vous trouverez également sous ce pli, le reçu à usage fiscal de vos don et cotisation à l'Association pour **2016**.